91

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1391



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU

91





THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LA VRAIE RÉPUBLICAINE, OU LA VOIX DE LA PATRIE;

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

AVEC DES VAUDEVILLES,

Par le Citoyen LAUS.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Lycée des Arts, dans le courant du mois de Messidor, de l'an deuxième de la République Française, une & indivisible.

Prix, 25 sols.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Gallande, N.° 50, 1794, *vieux style.*

L'an second de l'Ère Républicaine.

PERSONNAGES. ACTEURS.

La Citoyenne d'OFFÉMONT, jeune veuve. *La Citoyenne Aménaïde.*

D'APREVILLE, frère de la Citoyenne d'Offémont. *Le Citoyen Blanvalet.*

DOUCIN, ci-devant Curé du lieu. *Le Citoyen Motte.*

DUMONT, Fermier de la Citoyenne d'Offémont. *Le Citoyen Caillard.*

LAURETTE, attachée à la Citoyenne d'Offémont. *La Citoyenne Crônier.*

JUSTIN, Soldat Volontaire. *Le Citoyen Fleurot.*

LE MAIRE, *Le Citoyen Durand.*

OFFICIERS MUNICIPAUX.

VILLAGEOIS & VILLAGEOISES.

JEUNES VOLONTAIRES.

LA GARDE NATIONALE.

La Scène eſt dans un village, près des frontières.

Le Théâtre repréſente la place publique. Au milieu eſt la ſtatue de la Liberté; un petit autel eſt en avant. Dans le fond, on voit l'avenue du ci-devant château de la Citoyenne d'Offemont.

Je, ſouſſigné, déclare avoir cédé au Citoyen Cailleau, les droits d'imprimer & de vendre, LA VRAIE RÉPUBLICAINE, OU LA VOIX DE LA PATRIE, COMÉDIE, EN UN ACTE ET EN PROSE, AVEC DES VAUDEVILLES, ſans préjudice de mes droits d'Auteur, que je me réſerve ſelon l'article de la Loi, ſur les Théâtres auxquels je donnerai le droit de la repréſenter. A Paris, ce vingt Meſſidor, de l'an ſecond de la République.

LAUS.



LA VRAIE RÉPUBLICAINE, OU LA VOIX DE LA PATRIE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'APRÉVILLE, DOUCIN.

(*Ils entrent en causant ensemble.*)

D'APRÉVILLE.

OUI, Curé; car je vous appellerai toujours ainsi, quoique vos Paroissiens vous aient dépouillé de ce titre en dédiant leur Eglise à l'Etre Suprême; oui, Curé, vous dis-je; si nous nous divisons d'intérêts, nous sommes perdus.

DOUCIN.

Je penſe comme vous, Monſieur : notre union ſera notre force & néceſſitera notre réuſſite.

D'APRÉVILLE.

Ecoutez-moi donc, mon cher Doucin.

DOUCIN.

Qu'allez-vous m'apprendre ? Les ennemis....

D'APRÉVILLE.

Laiſſons-là les nouvelles publiques. Parlons de ce qui nous intéreſſe particulierement ; parlons de ma ſœur, de ſon Fermier Dumont...

DOUCIN.

Oui : parlons de cet homme ſans religion, de cet enfant de Bélial, qui le premier a engagé la Commune de ce lieu à renoncer au culte catholique.

D'APRÉVILLE.

Et à ne vous plus payer vos quinze cents livres de traitement.

DOUCIN.

Tremble, malheureux ! Songe qu'Héliodore, qui valait mieux que toi, fut battu de verges & laiſſé preſque mort par deux Anges, pour avoir touché au tréſor du temple de Dieu.

AIR : *Ciel ! l'univers va-t il donc ſe diſſoudre ?*

Du Tout-Puiſſant redoute la colère ;
Il va creuſer un gouffre ſous tes pas :
Entends gronder ſon tonnerre,
Vois s'avancer le trépas ;
Nouveau ſectaire,
Tu périras.
Ange de l'Eternel,

Point de clémence ;
Que ta vengeance
Lave l'offenſe
Faite à ſon autel.

D'APRÉVILLE.

Cette prière eſt très-édifiante, aſſurément ; mais cependant, ce trop heureux fermier épouſe la ci-devant Dame de ce village.

DOUCIN, *avec étonnement.*

Dumont épouſer la ſœur de M. d'Apréville !

D'APRÉVILLE.

Oui : Dumont épouſe ma ſœur ; il prive ainſi mon fils de la ſucceſſion de ſa tante : non ; il n'y a aucun excès où je ne me porte pour empêcher un pareil mariage.

DOUCIN.

Madame d'Offémont s'avilirait....

D'APRÉVILLE.

Oh ! c'eſt une Républicaine que ma ſœur ! Elle croit à l'égalité.

DOUCIN.

Quel ſacrilège ! On peut bien quelquefois paſſer ſur la diſproportion de la fortune ; mais pour celle de la naiſſance....

D'APRÉVILLE.

Pure ſottiſe !

AIR : *Je ſuis Lindor.*

UN Allemand tient à cette chimère ;
Auſſi chez eux l'Hymen va ſans l'Amour :
Ce Dieu ſuit peu l'étiquette de Cour ;
Le plus beau titre, à ſes yeux, eſt de plaire.

De ma nobleſſe, oh ! je ne ſuis pas ivre ;
Car, en ſuivant des préjugés ſi vains,
Nous ſerions ſecs comme nos parchemins,
Si nous n'avions que nos titres pour vivre.

Vous devez croire, d'après cela, Curé, que cette prétendue diſproportion de naiſſance me touche faiblement ; je pourrais pourtant m'en ſervir en apparence pour éloigner, s'il était poſſible, les prétentions de mons Dumont. Cela nous ferait gagner du temps, &.... Mais revenons au ſujet de l'entrevue que je vous ai fait demander.

DOUCIN.

Eh bien ! qu'attendez-vous de moi ? Vous ſçavez que Dieu eſt l'ennemi des unions ſcandaleuſes, & qu'on lit, dans le Livre des Juges, que les Iſraëlites furent eſclaves pendant huit ans pour s'être alliés à des Chananéennes. Faut-il donc attirer, ſur le mariage qui vous irrite, les foudres de Rome ? ou, faut-il, plus adroitement, allarmer la conſcience de madame d'Offemont ?

D'APRÉVILLE.

Non : ce ne ſont pas là des moyens dignes de moi ; d'ailleurs, ils ſeraient aujourd'hui ſans effet. Je compte un peu plus ſur le projet que je médite. Perſonne ne peut nous entendre : apprenez un grand ſecret. Je ſuis depuis quelque temps en relation avec le Général ennemi. Dans l'intention où il eſt d'attaquer la ville d'ici près, notre village lui a paru, par ſa poſition, un poſte important, & il s'eſt adreſſé à moi pour l'aider à s'en rendre le maître : il m'a promis pour récompenſe, de faire réuſſir mon entrepriſe. Il attend aujourd'hui ma réponſe, & vous ne doutez pas qu'elle ne ſoit ſatisfaiſante. Je vous la lirai. Voulez-vous me ſervir en tout cela ?

DOUCIN.

Avec un grand plaisir.

D'APRÉVILLE.

D'ailleurs, nous y avons tous les deux un égal intérêt. Il s'agit de nous défaire aujourd'hui, vous, d'un ennemi de Dieu qui vous a enlevé votre fortune avec votre Cure, & moi, d'un futur beau-frère qui veut ruiner mon fils.

DOUCIN.

Comptez sur moi.

D'APRÉVILLE.

Je suis trop observé pour pouvoir remettre moi-même ma réponse à la personne qui doit tantôt la venir chercher : mais le rendez-vous est à l'entrée de cette avenue.

DOUCIN.

Allons vîte chercher cette lettre précieuse.

D'APRÉVILLE.

Un moment : Dumont s'avance. N'ayons pas l'air de craindre son approche & de vouloir rompre une conférence. Ecoutons-le un moment.

SCÈNE II.

D'APRÉVILLE, DOUCIN, DUMONT.

(*Dumont est en Sans-Culotte.*)

DUMONT *entre en chantant.*

« AH! ça ira, ça ira, ça ira;
» Le plaisir pour nous tresse sa couronne....

D'APRÉVILLE.

Dumont, vous voilà de belle humeur?

DUMONT.

Comme on l'eſt, vois-tu, le jour d'un mariage; & c'eſt-à ce que je venais, d'un air ſi joyeux, t'appndre de la part de la Citoyenne d'Offémont, ta ſœur & ma future.

« Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
» Et jamais chez nous ça ne finira. »

DOUCIN.

Mais, Monſieur, vous m'étonnez!

DUMONT.

Garde le titre de *Monſieur* pour toi & les tiens: appelle-moi Citoyen, ou je ne t'écoute point.

DOUCIN.

Eh bien! Citoyen: permettez-moi de vous dire que, même en cette occaſion, cet air évaporé, cet air de gaîté folle eſt très-meſſéant dans un Français, devenu Républicain.

DUMONT.

Eh! pourquoi cela?

AIR: *Le petit mot pour rire.*

UN Prêtre hypocrite ſouvent
Affecte un maintien impoſant,
Et ne veut que ſéduire: (*bis.*)
Mais un Républicain, bien franc,
Peut ſe permettre, aſſurément,
Le petit mot (*bis.*) pour rire.

Crois-moi, Doucin; je ne changerai jamais d'humeur: je t'exhorte même à m'imiter.

DOUCIN.

Comment?

DUMONT.

Au lieu d'entretenir tes anciennes dévotes dans

leurs sottises théologiques, tâche plutôt de les égayer, & elles oublieront aisément alors la perte de toutes ces momeries dont nous les avons débarrassées. Je dis plus : elles en aimeront Dieu davantage.

DOUCIN.

Quelle impiété ! Eh ! ne craignez-vous point, nouveau persécuteur des Moïse & des Aaron, que la terre, en s'entr'ouvrant sous vos pieds, ne vous engloutisse comme autrefois Coré, Dathan & Abiron?

DUMONT.

Non.

DOUCIN.

Que les plaies de l'Egypte n'affligent notre République, une & indivisible?

DUMONT.

Pas davantage.

DOUCIN.

Que le Dieu des armées ne nous retire sa protection & ne répande parmi nos troupes un esprit de vertige & de terreur, ainsi qu'il arriva aux trente-deux mille hommes que Gédéon défit avec trois cents hommes, armés seulement d'une cruche & d'une lampe?

DUMONT.

Au contraire.

AIR *de la Soirée orageuse.*

DEPUIS qu'on n'a plus de Curé,
Chacun adore ici la gloire ;
Le ciel pour nous s'est déclaré ;
Nous fixons par-tout la victoire.
Oh ! quand il s'agit de combats,
Ou, de prendre une forteresse,
Le canon de nos fiers soldats
Vaut bien le Canon de la Messe.

D'APRÉVILLE.

Pour moi, j'ai toujours vu le Dieu des armées du côté des gros bataillons.

DUMONT.

Tu as raiſon, beau-frère.

D'APRÉVILLE.

Mais ſi ce pauvre Doucin défend, peut-être un peu trop ridiculement les privilèges de ſon Ordre, me ſera-t-il au moins permis à moi de me plaindre, en voyant Madame d'Offémont, ma ſœur, épouſer un homme ſi au-deſſous d'elle ?

DUMONT.

Cette plainte, d'Apréville, te rend plus ridicule que ton collègue.

AIR : *On compterait les diamans.*

UN Laboureur eſt reſpecté
Dans le ſiècle inſtruit où nous ſommes ;
Par leur dégré d'utilité
On diſtingue aujourd'hui les hommes.
Tu ſerais donc bien ſot, bien vain,
De rougir de m'avoir pour frère ;
Le Nourricier du genre humain
Tient le premier rang ſur la terre.

D'APRÉVILLE, *ricannant.*

Ah ! ah ! de la Philoſophie, à préſent ! Dans un village ! Elle prend par-tout.

DOUCIN.

Bon ! C'eſt avec ce jargon impertinent qu'on a tourné en France toutes les têtes, & qu'on eſt parvenu à opérer complètement la ruine de la Religion.

D'APRÉVILLE.

Et de la Nobleſſe.

DUMONT.

Ah ! nous y voilà revenus ! Ne recommençons pas, je vous prie, une pareille discussion ; ce n'est pas ici le lieu & encore moins le moment. Je vous recommanderai seulement, & pour votre propre intérêt, de vous soumettre tous les deux à votre sort avec résignation.

DAPRÉVILLE.

Grand-merci du conseil : mais répondez-nous, s'il vous est possible,

AIR : *Jadis, un célèbre Empereur.*

De quel droit vos Législateurs
Veulent-ils qu'on nous *dénoblise* ?

DOUCIN.

Eh ! de quel droit ces hardis Novateurs
Osent-ils toucher à l'Eglise ?

DUMONT.

Un proverbe répond pour moi :
« Charbonnier est maître chez soi. »

DOUCIN.

Cœur endurci ! si vous avez encore la Bible présente à votre mémoire, je n'ai pas besoin de vous faire ressouvenir que Dieu punit de mort l'aîné des fils d'Abinadab pour avoir porté la main à l'arche sainte ; & qu'il extermina cinquante mille soixante & dix hommes de Bethsamès pour l'avoir seulement regardée.

DUMONT, *le plaisantant.*

Eh ! mais on a laissé l'arche de côté, & l'on n'a attaqué que les Lévites.

DOUCIN.

Croyez-vous le crime moins grand ! Saül cessa d'être Roi d'Israël pour n'avoir fait que déchirer le

haut du manteau du Grand-Prêtre Samuel. Des ours mangèrent de petits enfans qui s'étaient mocqué d'un Prophète, en l'appellant *chauve*.

DUMONT, *avec impatience.*

Laisse-là, je te prie, ces contes bleus; ce sont des Almanachs de l'an passé. Avoue que si les biens immenses de l'Eglise lui venaient de Dieu, il était bien mal servi pour son argent.

D'APRÉVILLE.

Oh! Dumont a raison.

DUMONT.

Ecoutez-moi plutôt tous les deux.

AIR: *C'est ce qui me console.*

(*A d'Apréville.*)

Il était temps que, parmi nous,
Il ne fût qu'un titre pour tous,
Celui de Patriote. (*bis.*)

(*A Doucin.*)

Des Prêtres riches! quel abus!
Eh! votre Fondateur Jésus
Etait un Sans-Culotte. (*4 fois.*)

D'APRÉVILLE, *bas à Doucin.*

C'en est assez; retirons-nous.

DOUCIN.

Adieu, Citoyen.

D'APRÉVILLE, *à Dumont.*

Adieu. (*A part.*) Rira bien qui rira le dernier.

DUMONT.

Adieu, Messieurs d'autrefois: je vous souhaite prospérité & gaîté (1).

(1) En cet endroit de la Pièce, l'Acteur, qui remplissait le rôle de *Dumont*, a chanté plusieurs fois des couplets relatifs à l'évenement politique du jour. Voici, à-peu-près, comme il les amenait. « Il faut que je » m'amuse un peu à leurs dépens. Citoyens Doucin & d'Apréville, vous

SCÈNE III.

DUMONT *seul.*

BON ! voilà d'Apréville instruit du projet de sa sœur, & ma commission achevée ! Occupons-nous à présent des dernières formalités de notre mariage. O ma chère d'Offémont !

AIR : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

JE redoutais qu'un préjugé
Ne te fit rebuter ma flamme :
O ciel ! que j'avais mal jugé !
Car tu seras tantôt ma femme.
Que de tourmens jusqu'à ce jour !
Mais que n'en ai-je eû davantage ?
Oui : plus on souffre pour l'Amour,
Plus l'Amour nous en dédommage.

Ah ! voici ma future.

SCÈNE IV.

La Citoyenne d'OFFÉMONT, DUMONT.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

CITOYEN : je t'ai apperçu de l'avenue, & je viens te trouver. As-tu quelque chose de nouveau à m'apprendre ?

» aimez, sans doute, les nouvelles intéressantes pour la République ; je » vais vous faire part de celles que je viens de recevoir, &c. »

N. B. On trouvera ces divers couplets à la fin de la Pièce.

DUMONT.

Enfin, Citoyenne, à ce soir l'heureuse cérémonie qui va mettre le comble à tous mes vœux; ce soir, j'aurai donc l'avantage d'être ton époux!

AIR : *Je suis afficheur ; je devrais.*

EN te voyant, mon tendre cœur
Soudain t'aima sans résistance;
Mais je n'étais qu'un serviteur,
Et j'allais mourir en silence :
De l'Egalité le décret
Donna de l'espoir à ma flamme;
Et je vis qu'un Fermier pouvait
Monter jusqu'à sa Dame.

TRÈS-HEUREUSEMENT à ton tour,
Laissant de côté ta naissance,
Tu reçus fort bien mon amour;
Ta main en est la récompense.
Ah! si j'ai fait valoir ton bien,
D'un cœur infatigable & ferme,
J'exploiterai tout aussi-bien
Cette nouvelle ferme.

Qu'un mot cependant de ta belle bouche justifie l'empressement que je viens de mettre à la célébration d'un hymen dont j'attends mon bonheur.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Et le mien donc? tu n'en parles pas.

AIR : *Jadis, la Dame du village.*

UN devoir pénible & sévère
Me fut dicté dès mon printemps;
Près d'un triste sexagénaire,
J'ai perdu mes plus beaux momens;

Mais aujourd'hui que le veuvage
Me permet d'écouter mon cœur,
Avec Dumont le mariage
Me fera renaître au bonheur.

DUMONT.

DANS cette union délectable
Que nous formons, ce soir, tous deux,
Quand la vieillesse impitoyable
Viendra grisonner mes cheveux;
Avec moins d'ardeur en partage,
Je t'aimerai comme aujourd'hui:
Un cœur tendre n'a jamais d'âge,
Et le temps ne peut rien sur lui.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Tant de délicatesse m'assure que je serai la plus heureuse des femmes.

AIR: *D'l'instant qu'on nous mit en ménage.*

JE me fais un plaisir d'avance,
Dumont, de te voir mon époux;
Et plus notre union s'avance,
Plus ce lien me paraît doux.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

A tantôt, (*bis.*) la noce, j'espère;
Nous serons unis par l'Amour;
Et le bonheur, dans ta chaumière,
Commence pour moi dès ce jour.

DUMONT.

A tantôt, (*bis.*) la noce, j'espère;
Et tu verras, par mon amour,
Qu'un bon soir, dans une chaumière,
Est toujours suivi d'un bon jour.

DUMONT.

L'HYMEN est un joug téméraire;
Chacun semble le redouter:
Mais une chaîne est bien légère
Quand on est deux à la porter.

La Citoyenne d'OFFÉMONT. DUMONT.

A tantôt, &c. A tantôt, &c.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

As-tu vu mon frère, comme nous en étions convenus ?

DUMONT.

Oui, Citoyenne.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Comment a-t-il reçu la nouvelle de mon mariage ?

DUMONT.

J'ai trouvé ici d'Apréville, causant avec Doucin; je leur ai appris, à tous les deux, que ce soir tu me donnais la main...

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Eh bien !

DUMONT.

Au lieu de me faire là-dessus leurs complimens & leurs félicitations, ils ont voulu engager la conversation, presque subitement, sur les affaires de la République. Doucin m'a accablé de citations de la Bible; d'Apréville, de raisonnemens non moins ridicules; je leur ai répondu comme je le devais, & ils n'ont pas tardé à me quitter, aussi peu contens de moi, que je l'étais d'eux.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Le principal est que d'Apréville connaîsse nos intentions : c'est une simple politesse que j'ai cru lui devoir. Je suis veuve; je ne dépends aucunement de lui; & son cher fils doit renoncer à se voir un jour mon héritier.

DUMONT.

Je ferai mon possible pour lui en faire perdre l'espoir.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Laisse-moi un instant, Dumont; j'ai à parler à Laurette;

Laurette ; je lui ai dit de venir me retrouver dans cette avenue. Je la vois.

DUMONT.

Je vais passer à la Maison-Commune. J'ai encore quelques derniers arrangemens à prendre pour notre mariage. Ah ! mon amie : sois assurée que si je connaissais un plus tendre, un meilleur époux, je serais capable de renoncer à toi. J'en mourrais de jalousie, & cependant je te verrais heureuse avec plaisir.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Je ne te mettrai pas à cette épreuve.

DUMONT, *lui serrant la main.*

Adieu : je reviendrai t'avertir de l'heure à laquelle la Municipalité sera rassemblée. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

La Citoyenne d'OFFÉMONT, LAURETTE.

LAURETTE.

DUMONT sort d'auprès de toi, Citoyenne ; je ne m'étonne plus de la joie que je vois régner sur ton visage. Il t'aura sans doute annoncé la prochaine conclusion de votre roman ; car il est très-pressé de le finir.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Crois, ma chère Laurette, que je partage son impatience.

LAURETTE.

Cela est sérieux ! Mais permets-moi de te représenter qu'il faut que tu sois furieusement amoureuse

de ce Fermier, pour oublier ainſi ce que tu dois à ton rang, à tes aïeux ?

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Être heureuſe eſt d'abord ce que je me dois. Eh ! que me parle-tu enſuite de rang & d'aïeux ?

AIR du Vaudeville de *Minuit.*

LA Nature, à notre naiſſance,
Nous pétrit du même limon ;
Elle n'a mis de différence
Qu'entre le méchant & le bon.

LAURETTE.

Mais un Laboureur !

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Ignore-tu cet ancien couplet ? (1)

AIR de *Joconde.*

D'ADAM nous ſommes tous enfans ;
La preuve en eſt connue,
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charrue :
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée.

LAURETTE.

Cet ancien couplet a raiſon. Au ſurplus, Citoyenne, ce n'eſt pas que je ne trouve que Dumont ſoit un homme très-aimable, gai, jovial....

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Ajoute donc que c'eſt un homme très-eſtimable.

(1) Ce couplet eſt de *Coulange.*

LAURETTE.

Il eſt Patriote; c'eſt tout dire : ce mot raſſemble toutes les vertus.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

AIR : *On s'en conſole avec les autres.*

DUMONT eſt d'un bon jugement;
Il a l'eſprit qui ſied au vôtre;
Pour ſes devoirs très-vigilant....

LAURETTE.

PESTE! ce point en vaut un autre;
Ton hymen avec ce Fermier
Sera profitable, j'eſpère;
Ah! puiſſe-t-il fructifier
Comme le grain qu'il jette en terre!

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

En voilà aſſez! Laurette, vas vîte ici près à la poſte, & rapporte-moi ſur le champ mes lettres & mes journaux : je les attendrai chez moi.

LAURETTE.

J'y vais. (*La Citoyenne d'Offémont ſort.*)

SCÈNE VI.

LAURETTE *ſeule.*

A préſent que j'y réfléchis davantage, je crois que l'exemple de la Citoyenne d'Offémont ne tardera pas à être imité. La vanité eſt un ſentiment trop ridicule pour qu'il ne ſoit pas un des premiers dont l'Egalité républicaine faſſe juſtice! Voyons. Veuve à vingt-ſix ans d'un homme de qualité, ſexagénaire & infirme, elle ſe remarie aujourd'hui avec ſon

Fermier qui n'a que quatre années de plus qu'elle & qui en a trente-six de moins que le défunt. Bien vu, certainement ! Oh ! cette femme-là a un fonds de discernement qui me charme.

AIR : *Résiste-moi, belle Aspasie.*

QUAND notre veuve se destine
Un frais & bien portant garçon, (*bis.*)
C'est beaucoup mieux vendre son son
Qu'elle n'a vendu sa farine.
A-t-elle tort ? Oh ! mon Dieu, non !
Ne faisons point la délicate :
Un Sans-Culotte, bon lurron,
Vaut mieux qu'un faible aristocrate.

Mais allons vîte à la poste : peut-être y trouverai-je pour mon compte une lettre de mon cher Justin !
(*Elle sort d'un côté : Justin entre de l'autre.*)

SCÈNE VII.

JUSTIN.

(*Il est en habit de Garde national.*)

AIR : *O ma tendre musette !*

QUE la Patrie est chère
A tout Républicain !
C'est une tendre mère
Qui nous ouvre son sein :
Je revois la chaumière
Où j'ai reçu le jour,
Et mes maux, ma misère
S'effacent sans retour.

Abſent ſeulement depuis ſix mois de mon pays, je le revois avec un attendriſſement reſpectueux. Je marche donc encore ſur le ſol de la Liberté. O Liberté ! préſent ſi précieux pour tous ceux qui ne ſont pas indignes du nom d'homme ; Liberté ! toi, ſi chère à nos nouveaux Français ; que tu te fais ſentir en ce moment au cœur du patriote Juſtin ! Mais comment ! hélas ! oſerai-je aborder, ſans rougir, ces intrépides Républicains ; moi qui, partageant avec eux le ſaint amour de la Patrie, ſuis cependant en ce moment au ſervice de l'infâme Autriche ! Moi qui viens ici de ſa part ! Voudront-ils entendre ma juſtification ? Voudront-ils ?... N'importe ! Le danger de mon pays m'impoſait ce cruel ſacrifice, & je n'ai point dû balancer. Pourſuivons mon entrepriſe juſqu'au bout ; &, ſi je réuſſis, le ſalut de la République qui en deviendra la ſuite, me récompenſera aſſez de l'apparente ignominie dont je ſuis en ce moment couvert. C'eſt ici le rendez-vous convenu : j'apperçois ſans doute l'agent contre-révolutionnaire qui doit me remettre un paquet... Que vois-je ? c'eſt notre Curé. Lui, nous trahir !... Comment faire pour n'en être pas reconnu ? car il ſe défierait de moi ; un traître en craint toujours un autre. Le temps me preſſe ; que réſoudre ?... Bon ! prenons l'accent & le baraguouin allemand ; & ſur-tout, contrefaiſons l'homme ivre ; je ferai alors Allemand tout-à-fait.

SCÈNE VIII.

JUSTIN, DOUCIN.

(Juſtin met un peu de déſordre dans ſon habillement, & il joue toute cette Scène en homme ivre, excepté dans les à parté.)

DOUCIN, *d'un ton mielleux.*

CAMARADE!

JUSTIN.

Camarade! attendre un petit peu que moi enfiſage fous. Comment! camarade à moi? un calottin! Million de pompes & d'eſcadrons!

DOUCIN.

Eh bien! Monſieur le ſoldat.

JUSTIN.

Autre platitude. Apprendre toi, que quoique ch'aie un ſimple habit de Folontaire Français pour mieux être déguiſé, che m'appelle M. de Solteinpack; que moi être Sergent de Grenadiers dans la Compagnie de M. le Paron de Holperg, & que toi foir en moi le Plénipotentiaire de ſon Alteſſe le Prince de Cobourg. Voici ma lettre de créance; elle en attend une autre. (*A part..*) Cela commence bien; il ne me reconnaît pas.

DOUCIN, *après avoir lu.*

Cette lettre eſt préciſe. Mais! Monſieur le Plénipotentiaire eſt ivre, je penſe! Mon ami, dans quel état vous voilà!

JUSTIN.

Dans quel état me foilà! Sçafoir fous que plus un Allemand être gris, mieux lui ſe battre.

DOUCIN.

Mais ! comment un homme honnête, & qui a des dépêches ſérieuſes à porter, peut-il s'oublier à ce point ? Ah ! rappellez-vous quel crime affreux l'ivreſſe fit commettre à un ancien Patriarche ?

JUSTIN.

Que ſenir toi paraguoiner avec ta Patriarche ? (*A part.*) Je ſuis bien malheureux d'avoir voulu contrefaire l'ivre ! Il va m'aſſommer avec ſa Bible.

DOUCIN.

AIR des *Feuillantines.*

LOTH voyant ſa ville en feu
D'un haut lieu,
Dans ſes deux filles, l'Hébreu
Fit outrage à la Nature....

JUSTIN, *l'interrompant.*

Ah ! morpleu !
Ventrepleu !
Quel onguent pour la prûlure !

DOUCIN.

Vous dirai-je encore que Noé, pour s'être pris de vin ; que Siſara, pour s'être enivrée avec du lait dans la tente de Jahel....

JUSTIN.

Taire toi Monſir le raiſonneur. Sçais-tu que prendre enfie à moi de te couper les deux oreilles. (*A part.*) Oh ! la main me démange furieuſement, & ce ſerait juſtice. (*Haut.*) Au fait ; car j'ai hâte. N'y afoir plus qu'un mot qui ſerſe : n'être pas toi, ſans doute, Monſir d'Apréſille ?

DOUCIN.

Non : je ne ſuis point M. d'Apréville ; mais je

ſuis auſſi ſon Plénipotentiaire, & je viens de ſa part vous remettre la lettre que vous attendez : la voici. Dépêchez-vous de la porter au Général, & gardez-vous bien de la perdre en route.

JUSTIN.

Oh ! ch'en connaîs l'importance tout auſſi-pien que fous ! (*A part.*) Je tiens donc la preuve du complot. O ma Patrie ! ô trop heureux Juſtin !

DOUCIN.

Je vous quitte ; je ne veux point qu'on nous ſurprenne cauſant enſemble.

JUSTIN, *à part.*

Je n'en ai pas plus d'envie que toi : ta vue me fait horreur.

DOUCIN, *à part en ſortant.*

Je reſpire plus à mon aiſe ; me voilà ſûr de ma vengeance.

JUSTIN, *à Doucin qui s'en va.*

Adieu, Monſieur le Curé ou Monſieur le Ficaire ; toi faire là un fort filain métier.

SCÈNE IX.

JUSTIN *ſeul.*

LES malheureux ! quel ſort les attend !

AIR: *Ce fut par la faute du ſort.*

QUAND, pour notre commun bonheur,
La France enfin ſe régénère,
Pour s'organiſer, la rigueur
Eſt le ſeul reſſort ſalutaire.

Mais quel ſupplice eſt préparé
Pour le monſtre, horreur de la terre,
Qui porte un bras dénaturé
Juſques dans le ſein de ſa mère !

Jour fortuné pour moi ! Cette lettre va me rendre l'honneur. Courons la remettre à notre Comité de ſurveillance.

(*Laurette entre, l'air accablé, tenant d'une main une lettre ouverte, & portant de l'autre ſon mouchoir à ſes yeux.*)

Que vois-je ? c'eſt Laurette. (*Il court à elle avec précipitation.*)

SCÈNE X.

JUSTIN, LAURETTE.

LAURETTE, *avec joie.*

JUSTIN ! (*Reprenant ſon indignation.*) Quoi ! c'eſt toi, malheureux, qui oſe t'offrir à ma vue ! Après une trahiſon auſſi indigne que la tienne, tu reparais en France ! Retire-toi, ſi tu ne veux pas que j'aie ta mort à me reprocher.

JUSTIN.

Ah ! Laurette ; vois toujours dans Juſtin l'amant le plus fidèle !

LAURETTE.

Toi, mon amant !

Vaudeville du *Maire de village.*

N'ES-TU pas un vil Autrichien,
D'un deſpote adorant les vices,
Ne penſant, n'exécutant rien
Que par ſon ordre ou ſes caprices ?

Quand toute Françaiſe, avec cœur,
Fuit la tyrannie & la brave,
Elle ne peut qu'avec horreur
Ecouter l'amour d'un eſclave.

Retire-toi, te dis-je.

JUSTIN.

Je t'obéirai; mais daigne, je te ſupplie, m'écouter juſqu'au bout.

LAURETTE.

Démentiras-tu cette lettre de mon frère qui m'annonce que tu as paſſé au ſervice de nos ennemis?

JUSTIN.

Non : ton frère généreux t'a dit la vérité.

LAURETTE.

Il ſuffit: je te laiſſe. Oublie qu'il fut quelque part une Laurette, comme je vais oublier le traître Juſtin.

JUSTIN.

Laurette, au nom de cet amour qui n'eſt jamais ſorti de mon cœur & qui vit encore dans le tien, je te conjure de m'entendre un inſtant, un ſeul inſtant.

LAURETTE.

Je veux bien m'y forcer.

JUSTIN.

Tu ſçais qu'il y a environ ſix mois, une de nos patrouilles fut ſurpriſe par un détachement Autrichien.

LAURETTE.

Oui : & que tu ne fus fait priſonnier qu'après avoir tué de ta main ſix ſoldats ennemis & bleſſé leur Commandant.

JUSTIN.

Amené au camp de Cobourg, on m'envoya à Valenciennes, où je fus étroitement renfermé avec mes camarades. Peu de temps après, le hazard me

fait entendre, sans être apperçu, le Commandant du fort, parler à un autre Officier d'un complot qui devait livrer incessamment une de nos villes frontières aux Autrichiens. Dès-lors, plus de repos pour moi que je ne sois parvenu à le pénétrer. Sans mettre aucun de mes camarades dans ma confidence, pas même ton frère, j'affecte, dès ce moment, le plus profond mépris pour nos Républicains Français, & je demande avec instance à passer au service de l'Empereur. J'ai le bonheur d'y réussir, & au bout de deux mois, on me fait Sergent de Grenadiers. Bientôt on a besoin, pour une commission importante de ce côté-ci, d'un homme actif & qui connaîsse parfaitement le pays. Je me dis alors natif de ce village; j'ose m'offrir, & la commission m'est donnée.

LAURETTE, *avec sensibilité.*

Continue, Justin. Ah! j'ai grand besoin d'apprendre la fin de tout ceci.

JUSTIN.

Il s'agissait de venir chercher ici une réponse décisive d'un traître qui était depuis long-temps en correspondance avec notre Général. Juge, ma chère Laurette, de mon étonnement, quand j'apprends que cet homme infâme est le frère de la respectable Citoyenne d'Offémont.

LAURETTE.

D'Apréville! O ma bienfaitrice! que je te plains!

JUSTIN.

On me donne un habit français, & je pars. Oh! comme le cœur me battait pendant la route! Partagé entre le désir de sauver ma Patrie & la crainte de lui être devenu en horreur, j'arrive dans ce village. Je me rends à l'endroit indiqué, & le Curé

Doucin me remet, au nom de d'Apréville, la lettre que voici, à l'adreſſe du Général ennemi.

LAURETTE.

Le ſcélérat !

JUSTIN.

Tu te figures aiſément, ma douce amie, la joie que j'ai dû reſſentir en ce fortuné moment ! Redevenu libre, rentré au ſein de mes foyers, maître d'un ſecret d'où dépend peut-être la deſtinée de la République ; quelle ſituation ! quel moment ! Mais ce dont je te défie d'avoir une juſte idée ; ce ſont les déchiremens, les angoiſſes que j'ai éprouvés, d'avoir pu m'abaiſſer pendant deux mois à feindre publiquement de l'horreur pour ma Patrie & de l'amour pour ſes indignes oppreſſeurs.

LAURETTE.

Je reſpire ! Il eſt toujours digne de moi.

(*Elle déchire la lettre qu'elle tenait à la main.*)

JUSTIN.

AIR : *Gaſton, le ſort de la Patrie.*

QUI ? moi ! traître envers ma Patrie !
L'as-tu pu croire un ſeul moment ?
De la plus lâche perfidie,
Comment ſoupçonner ton amant !
Ah ! que ſur moi le ciel raſſemble
Les maux du plus cruel deſtin,
Si l'on ne voit toujours enſemble
L'Amour, la Patrie & Juſtin !

LAURETTE.

QUE je rougis de ma faibleſſe !
Elle va faire mon tourment ;
Mais ne m'ôte pas ta tendreſſe...

JUSTIN.

Pense donc mieux de ton amant.

LAURETTE.

Ah ! que sur moi le ciel rassemble
Les maux du plus cruel destin,
Si l'on ne voit toujours ensemble
L'Amour, & Laurette, & Justin !

JUSTIN.

Ah ! que sur moi le ciel rassemble
Les maux du plus cruel destin,
Si l'on ne voit toujours ensemble
L'Amour, la Patrie & Justin !

SCÈNE XI.

La Citoyenne d'OFFÉMONT, LAURETTE, JUSTIN.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

J'AVAIS beau t'attendre, Laurette ! Tu t'amuses ici à jaser avec un homme, sans faire attention que je désire mes lettres avec impatience.

LAURETTE.

Il n'y en avait point pour toi, Citoyenne ; mais j'ai rencontré ce beau jeune homme à mon adresse.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Eh ! mais, c'est Justin ? Par quel hazard es-tu venu à bout de t'échapper ?

LAURETTE.

C'est ce que nous t'apprendrons dans un autre moment. Pour le présent, prépare ton cœur à une nouvelle qui va y porter le désespoir.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Tu m'allarmes : parle.

LAURETTE.

Justin n'est revenu en France que pour déjouer un complot contre-révolutionnaire de ton frère.

JUSTIN, *lui donnant la lettre.*

Cette lettre envoyée de sa part à Cobourg....

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Quelle trahison affreuse ! Ah ! Laurette, j'en mourrai.

JUSTIN.

Pardon, Citoyenne : mais ...

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Tu n'as fait que ton devoir.

LAURETTE, *regardant du côté de la coulisse.*

Voici fort à propos Dumont. Citoyen, accours vîte ; la Citoyenne a grand besoin de ta présence.

SCÈNE XII.

La Citoyenne d'OFFÉMONT, DUMONT, LAURETTE, JUSTIN.

DUMONT.

QU'AS-TU donc, ma chère amie ?

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Dumont : ce brave Justin, échappé à sa captivité, tient la preuve d'une correspondance de d'Apréville avec le Général ennemi ; elle est contenue dans cette lettre.

DUMONT.

Voyons d'abord ce qu'elle renferme.

(*Il lit tout bas.*)

Je ne l'aurais pas soupçonné d'une pareille infâmie!

LAURETTE.

J'en aurais bien cru Doucin capable.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

AIR : *Par pitié, daignez vous rendre.*

CE crime abat mon courage ;
Pour nous deux, c'eſt un outrage :
Dumont, un complot ſi noir
Me réduit au déſeſpoir.

La Citoyenne d'OFFÉMONT. DUMONT, LAURETTE, JUSTIN.

Ce crime abat mon courage ;
Pour nous deux c'eſt un outrage :
Dumont, un complot ſi noir
Me réduit au déſeſpoir.

Ah ! que la raiſon te guide !
Qu'un frère ſoit un perfide ;
C'eſt lui qu'un complot ſi noir
Doit réduire au déſeſpoir.

JUSTIN.

Ce complot te déſeſpère, (*bis.*)
Mais, d'où te vient tant d'effroi ?
Vas-t ce crime de ton frère
Ne peut rejaillir ſur toi.

La Citoyenne d'OFFÉMONT. DUMONT, LAURETTE, JUSTIN.

Ce crime, &c.

Ah ! que la raiſon, &c.

DUMONT.

Ce qui doit d'abord nous tranquilliſer, c'eſt que les ennemis ne voyant pas revenir Juſtin, croiront leur projet découvert, & n'oſeront nous attaquer. Nous ne devons, en ce moment, nous occuper que de l'arreſtation des coupables.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Que vas-tu faire !

DUMONT.

Mon devoir.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Dénoncer d'Apréville ?

DUMONT.

Je le dois.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Que je plains ce malheureux !

DUMONT.

Gémis sur son crime, & non sur la punition qui l'attend.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

AIR : *Je suis ce Vaudeville.*

HÉLAS ! le coupable est mon frère ;
Ce soir, il devient ton parent.

DUMONT.

La Patrie est aussi ta mère :
Serais-tu donc mauvais enfant ?

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Non : je lui donnerais mon sang. (*bis.*)

DUMONT.

Montrons-nous intrépides ;
Point de grace aux perfides :
Dévouons aux tourmens
Les traîtres, les méchans.
Fûssent-ils nos amis, nos frères, nos enfans !
Ne voyons que leur crime & gardons nos sermens.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Ton zèle m'échauffe & m'éclaire ;
Je partage tes sentimens :
Vas vîte trouver notre Maire....
Livre ce traître ; j'y consens.

DUMONT.

Ce transport enchante mes sens. (*bis.*)
Celle à qui je m'enchaîne
Porte une âme Romaine....

La

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

Je ſa ve mon pays ;
Rien ne coûte à ce prix :
Nos ſoins les plus preſſans, notre premier amour
Sont dûs aux lieux ſacrés où nous venons au jour.

DUMONT.

Laiſſe à ma tendreſſe le ſoin de te dédommager de la perte que tu vas faire.

La Citoyenne d'OFFÉMONT.

La Patrie a les yeux ſur moi ; il ſuffit : n'en parlons plus. Juſtin : quoiqu'une auſſi belle action que la tienne porte avec elle ſa récompenſe, je ſuis jalouſe d'y être encore pour quelque choſe. En t'uniſſant à Laurette, je me charge de ſa dot, & je lui donne la petite Ferme des Alluets ; c'eſt celle où tu es né. Point de remercimens, ni l'un, ni l'autre.

AIR : *Il n'eſt de bonheur qu'en famille.*

SI la Loi de l'adoption
Eſt politique autant que ſage,
C'eſt bien en cette occaſion
Que nous devons en faire uſage.
Elle égaliſera les biens
Par-tout où le civiſme brille ;
Les vrais & francs Républicains
Ne font qu'une même famille.

DUMONT.

Mes amis : ne perdons point de vue ce complot infernal. Je vais le dénoncer au Citoyen Maire.
(*On entend le tambour.*)
Juſtement le voici qui s'avance.

SCÈNE XIII & *dernière.*

La Citoyenne d'OFFÉMONT, DUMONT, JUSTIN, LAURETTE, LE MAIRE, LES OFFICIERS MUNICIPAUX, LE GREFFIER DE LA COMMUNE, LA GARDE NATIONALE, VILLAGEOIS & VILLAGEOISES, JEUNES VOLONTAIRES.

La marche s'ouvre par le tambour. Le Commandant, le drapeau & les Fusiliers de la Garde Nationale.

Les jeunes Villageoises.

Le Maire, le Conseil & le Greffier de la Commune. (*Ce dernier tient le régistre des actes publics.*)

Les jeunes Volontaires & les Villageois ferment la marche.

Le cortège fait le tour de la place & de la statue de la Liberté.

Les Villageois se tiennent d'un côté du Théâtre; les Villageoises de l'autre, & la Garde Nationale occupe le fond.

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

CHŒUR des *Filles Samnites.*

QUE leurs nœuds
Soient heureux!
Amour, comble leur ivresse;
Préviens sans cesse
Leurs désirs & leurs vœux.
Ta chaîne les engage;
Triomphe, Dieu d'Hymen:
Elle est le seul esclavage
Que respecte un Républicain.

LE MAIRE.

Comment ! En dois-je croire mes yeux ? Juſtin, ici ! Juſtin échappé à la rage de nos ennemis !

JUSTIN.

Et qui s'apprête à leur rendre tout ce qu'il en a ſouffert.

LE MAIRE.

Ce ſera bien fait. Dumont : la Commune, par eſtime pour ton zèle & pour ton civiſme, par reconnaiſſance pour la généroſité & la bienfaiſance de la Citoyenne d'Offémont, a arrêté de célébrer votre mariage au milieu de la place publique, & ſur l'autel de la Patrie.

DUMONT.

Citoyen Maire, je ſuis très-reconnaiſſant de cette marque d'attachement de mes Concitoyens : mais avant de t'occuper de notre union, connais le grand caractère de la femme que je m'aſſocie, en liſant cette lettre que je te remets de ſon aveu.

LE MAIRE.

Donne. (*Il lit bas.*) Cet écrit ne m'étonne pas : il y a long-temps que je les ſoupçonnais & que notre Comité de ſurveillance a les yeux ouverts ſur leurs démarches. Citoyen Commandant ? (*Le Commandant de la Garde Nationale s'approche : le Maire lui parle bas & dit enſuite tout haut :*) Qu'on les mène tous deux à la Maiſon-Commune ; je m'y rendrai après la cérémonie.

(*Le Commandant ſort avec quatre Fuſiliers.*)

Citoyenne d'Offémont : tu viens de faire une action qui t'élève au rang des plus célèbres héroïnes. Tu t'es ſéparée d'une famille qui n'était pas digne de te poſſéder, & tu t'acquiers, pour frères, tous les Citoyens qui s'intéreſſent au ſalut de la République

& à l'affermissement de la Liberté Oublie à jamais d'Apréville ; il est déjà effacé de notre mémoire.

Citoyens Municipaux, hâtons-nous d'assurer le bonheur de ces deux époux ; hâtons une union qui leur garantit l'estime & l'amour de toute la Commune.

(*Roulement de tambours.*)

(*Dumont & la Citoyenne d'Offémont s'approchent de l'autel de la Patrie ; le Greffier y pose le régistre des actes publics, & le Maire y fait signer aux nouveaux époux l'acte de leur mariage.*)

CHŒUR GÉNÉRAL *pendant la signature.*

Hymne de Gossec : *Père de l'univers.*

TOI qu'enflammas toujours le saint patriotisme ;
Ton zèle t'a conquis la main de la Beauté :
Mais reçois-la, Dumont, pour prix de ton civisme,
A l'autel de la Liberté.
ET toi que le destin semble avoir destinée
Pour faire son bonheur, sois heureuse en ce jour ;
Vos cœurs vont être unis par le Dieu d'Hyménée ;
Ils l'étaient déjà par l'Amour.

(*Roulement de tambours.*)

LE MAIRE *aux assistans.*

Mes amis : donnez moi souvent une pareille besogne, & je ne plaindrai pas ma peine.

JUSTIN.

A demain mon tour, Citoyen Maire. Laurette & moi nous irons vous trouver.

LAURETTE, *gaîment.*

A demain.

LE MAIRE.

Vaudeville de la *Piété filiale.*

QUAND nos intrépides soutiens
Hazardent leurs jours à la guerre,

Se marier pour repeup'er la terre,
Est le devoir des autres Citoyens.
Puisse bientôt la France entière
Se soumettre aux lois de l'Hymen!
On est toujours mauvais Républicain
Quand on reste célibataire.

Mes frères : terminons cette cérémonie par notre Hymne à la Liberté. Elle est la mère de l'Egalité; elle doit donc être pour quelque chose dans cette fête-ci.

DUMONT.

Tu as raison : c'est notre Messe civique.

LE MAIRE, *se tournant vers la statue.*

AIR : *Présent des Dieux, &c.*

O Liberté! que recélaient les cieux,
Fille de l'Éternel, viens pénétrer nos âmes;
Des cœurs, éclairés de tes flammes,
Avec des plaisirs purs, n'ont que des jours heureux.
L'homme, à tes fiers accens, a repris sa puissance;
Il s'est débarrassé des Prêtres & des Rois :
Il sort d'une stupide enfance;
Et soumis à de sages lois,
Il goûte enfin l'indépendance.

CHŒUR.

O Liberté! &c.

(*Roulement de tambours.*)

UNE JEUNE FILLE *à la Citoyenne d'Offémont.*

Citoyenne Dumont : une petite ronde avant de nous séparer; car ce n'est pas le tout de chanter la Messe un jour de mariage, il faut encore danser.

La Citoyenne D'OFFÉMONT.

Oui, oui : prenons-nous tous par la main.

UNE JEUNE FILLE.

AIR de la *Carmagnole.*

QUAND la Patrie eſt en danger, (*bis.*)
Les Français volent s'engager; (*bis.*)
L'Amour, malgré ſes pleurs,
Parle en vain à leurs cœurs:
Danſons la Carmagnole, &c.

NOUS ſoutenons toutes gaîment (*bis.*)
Ce douloureux éloignement; (*bis.*)
Car ſous peu de momens,
Vous ſerez triomphans:
Danſons, &c.

PUIS quand viendra cet heureux jour (*bis.*)
Où nous vous verrons de retour, (*bis.*)
Comme vous en direz!
Comme vous nous ferez!...
Danſer la, &c.

UN VOLONTAIRE.

(*D'un ton rallenti.*)

MAIS ſi quelque vilain boulet (*bis.*)
Allait nous couper le ſifflet; (*bis.*)
Il faudrait renoncer
A vous faire danſer....

En attendant, Citoyennes:

(*Gaîment.*) Danſons la, &c.

TOUS LES ASSISTANS.

Vive la République!

LE MAIRE

Une, indiviſible.

DUMONT.

Et impériſſable.

LES VILLAGEOIS.

Mort aux fédéralistes !

LES JEUNES FILLES.

Mort aux tyrans ! (*Roulement de tambours.*)

LE MAIRE.

Citoyennes, conservez toujours cet ardent patriotisme dans vos cœurs ; faites-en partager la flamme à vos époux, à vos amans, à vos frères, & la République vous devra sa stabilité & sa gloire. Pour nous, mes Concitoyens, serrons nous bien ; marchons sans cesse du même pas vers l'utilité commune....

La Citoyenne d'OFFÉMONT, *continuant.*

Et sur-tout, n'oublions jamais que, pour hâter notre révolution & la prospérité de la République, la franchise, la concorde & l'harmonie sont des vertus heureusement nécessaires.

AIR des *Marseillois.*

FRANCE, en domptant la tyrannie,
Sois l'exemple de l'univers ;
Mais crains qu'une horrible anarchie
Ne te forge de nouveaux fers ! (*bis.*)
Pour fixer notre indépendance,
De l'homme affermissons les droits ;
Promettons ensuite à nos lois
Respect, amour, obéissance :
Ne nous divisons point ; jurons tous l'unité,
Jurons, jurons l'égalité
Et la fraternité.

CHŒUR.

Ne nous divisons point, &c.

FIN.

COUPLET *sur la prise d'*Anvers.

AIR : *Chacun avec moi l'avoûra.*

QUELS Guerriers auraient résisté
Aux soldats de la République !
En huit jours, ils ont emporté
Les meilleurs forts de la Belgique. (*bis.*)

Pour briſer à jamais les fers
De nos Brabançons Sans-Culottes,
Nous avons encor pris *Anvers*
Et contre tous (*bis.*) ces vils deſpotes.

N. B. Le ſeul mérite de ce couplet eſt l'emploi de ce rébus : *Envers & contre tous.*

COUPLET *ſur la punition du tyran* Roberſpierre *& complices.*

AIR du Vaudeville de la *Soirée orageuſe.*

TROMPÉ par la fauſſe vertu
D'un triumvirat lâche & traître,
Paris allait être abattu ;
Le royaliſme allait renaître.
Saint Juſt, *Roberſpierre* & *Couthon*,
Hanriot, le Maire, & leur clique,
Sont punis de leur trahiſon....
Vive à jamais la République !

COUPLET *ſur l'évacuation de la ville & pays de* Liège.

AIR de la *Montagne.*

D'UN Prélat, les ſoldats bénis
Sont, hélas ! ſans âme & ſans force ;
Auſſi prenons-nous leur pays
Sans brûler une ſeule amorce.
Ils ſe ſont ſouſtraits au danger,
(Bien courir eſt leur privilège ;)
Car eſt-il rien de plus léger
Que des ſoldats de Liège ?

COUPLET *ſur l'entrée des Français à* Trèves.

AIR : *On compterait les diamans.*

SOTS Allemands, qui tremblez tous
Au ſeul regard de vos deſpotes ;
Vils automates, à genoux ;
Voici venir les Sans-Culottes.
Pour venger ſon ſol inſulté,
Le Français tout entier ſe leve ;
Reconnaiſſez ſa liberté,
Ou, vous n'aurez ni paix, ni *Trève.*

Ces quatre couplets ſont de l'Auteur de cette Pièce.